

Recueil de fables et de poésies (CM2)

Esope (vers VII - VI av. J.C.)

Jean de la Fontaine (1621-1695)

Jean-Pierre Claris de Florian (1755 – 1794)

Guy de Maupassant (1850-1893)

Paul Éluard (1895-1952)

Raymond Queneau (1903-1976)

Léopold Sédar Senghor (1906-2001)

Esther Granek (1927-2016)

Jacques Charpentreau (1928-2016)

Jean-Pierre Siméon (1950-)

Sandrine Davin (1975-)

Ésope (vers VII - VI av. J.C.)

Fabuliste grec de l'antiquité

On sait peu de chose sur Ésope, que ce soit de l'homme ou de l'auteur. Il aurait vécu aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C.. Il était laid, disgracieux, bègue et boiteux. Ésope aurait été un esclave. Après avoir été affranchi, il aurait voyagé dans plusieurs pays. Il aurait été condamné à se jeter dans un précipice. Après sa mort, le malheur s'abattit, paraît-il, sur la ville de Delphes. On ne sait aujourd'hui s'il a réellement vécu.



Ésope en conversation avec un renard (peinture de vase à figures rouges, -450, musées du Vatican).

La poule aux œufs d'or

Ésope

Un homme avait une poule qui pondait des œufs d'or. Il se figura que ses entrailles contenaient un lingot et la tua. Mais elle se trouva pareille à toutes les poules et le sot, qui avait espéré découvrir un trésor, perdit même la petite fortune que lui donnait sa poule.

Contentons-nous de ce que nous avons et ne soyons pas insatiables.

La cigale et les fourmis

Ésope

C'était l'hiver ; le grain était mouillé et les fourmis le faisaient sécher. Une cigale qui avait faim leur demanda à manger. « Pourquoi, lui dirent-elles, n'as-tu pas fait des provisions pendant l'été ?

- Je n'étais pas oisive, dit-elle, je chantais en artiste.
- Ah ! l'été, tu étais musicienne, repartirent les fourmis en riant ; en hiver fais-toi danseuse. »

Il ne faut être négligent en rien, sous peine de s'exposer aux chagrins et aux périls.

La grenouille médecin

Ésope

Une grenouille criait un jour de son étang à tous les animaux : « Je suis médecin et me connais en remèdes. »

Un renard l'entendit : « Comment, lui dit-il, guérirais-tu les autres ? Tu es boiteuse toi-même et tu ne te guéris pas ! »

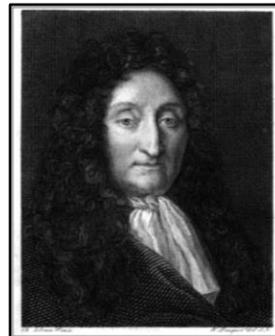
Le profane qui n'a pas reçu d'instruction, comment pourrait-il instruire autrui ?

Jean de la Fontaine (1621-1695)

Poète et conteur français

Poète et conteur, Jean de la Fontaine a surtout marqué l'histoire par ses Fables. Auteur prolifique, il a vécu de sa plume grâce à la vente de ses recueils mais également en se plaçant toute sa vie sous la protection financière de plusieurs protecteurs.

Son œuvre fut alors très appréciée de la cour de Louis XIV. Elle occupe aujourd'hui une place de choix dans le patrimoine culturel français et certains préceptes des fables font même partie de la sagesse populaire.



La Poule aux œufs d'or

Fable n° 13, Livre V

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
À celle dont les œufs ne lui rapportaient rien,
P'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches ?



Le Chêne et le Roseau

Fable n° 22, Livre I

Le Chêne un jour dit au Roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon ; tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage ;
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissiez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.

- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quitter ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces
mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon, le Roseau plie ;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des
Morts.

Lexique :

Aquilon : dieu des vents septentrionaux, froids et violents dans la mythologie romaine.

Zéphyr : personnification du vent d'ouest dans la mythologie grecque. Ici, représente un vent léger et agréable

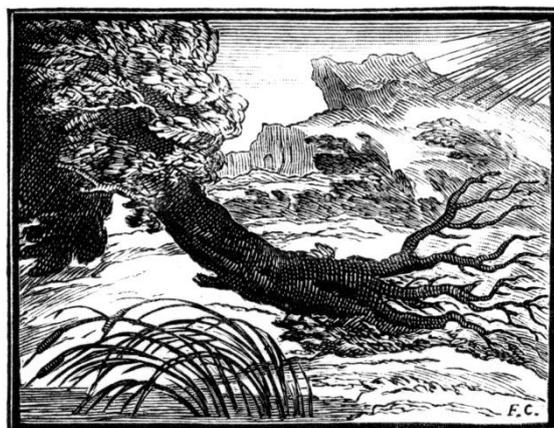


Illustration du XVII^e siècle

La Laitière et le Pot au lait

Fable n° 10, Livre VIII

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur
raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »

Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil mari
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.



Lexique :

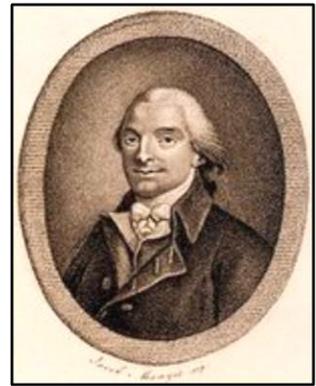
Cotillon : petite jupe ou cote de dessous

Jean-Pierre Claris de Florian (1755 – 1794)

Auteur dramatique, romancier, poète et fabuliste français.

Jean-Pierre Claris de Florian est né à Florian près de Sauve, dans les Cévennes, le 6 mars 1755.

Familier du château de Sceaux et protégé de Voltaire (son oncle). Lauréat de l'Académie, le 6 mars 1788, Florian atteignit le sommet de sa gloire en y entrant, remplaçant le cardinal de Luynes. Il a écrit, entre-autres, plusieurs fables, presque aussi belles que celles de La Fontaine, des pièces de théâtre ainsi qu'une traduction de Cervantès.



Banni de Paris pendant la Révolution, il fut emprisonné sous la Terreur. Il échappera à la guillotine lors de la chute de Robespierre, puis relâché au 9 thermidor ; Un an après il mourut des souffrances endurées pendant son emprisonnement, il avait alors 39 ans.

La guenon, le singe et la noix

de Jean-Pierre Claris de Florian (1755 - 1794)

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte ;
Elle y porte la dent, fait la grimace... ah ! Certes,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie :
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.



Le grillon

de Jean-Pierre Claris de Florian (1755 - 1794)

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
je n'ai point de talent, encor moins de figure.
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper ;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché.



La fable et la vérité

de Jean-Pierre Claris de Florian (1755 - 1794)

La vérité, toute nue,
Portit un jour de son puits.
Les attraits par le temps étaient un peu
détruits ;
Jeune et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
À ses yeux vient se présenter
La fable, richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
Eh ! Vous voilà ! Bon jour, dit-elle :
Que faites-vous ici seule sur un chemin ?
La vérité répond : vous le voyez, je gèle ;
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous : hélas ! Je le
vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.

Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue :
Mais aussi, dame vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit : tenez, arrangeons-
nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous
marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée ;
Et cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée :
Servant, par ce moyen, chacun selon son
goût,
Grâce à votre raison, et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.

Guy de Maupassant (1850-1893)

Ecrivain et journaliste littéraire français

Guy de Maupassant est considéré comme l'un des écrivains majeurs du XIX^{ème} siècle, au même titre que ses camarades Zola et Flaubert. Auteur de contes, de romans et de nouvelles, il est également connu pour avoir su introduire une dimension fantastique à plusieurs de ses récits.

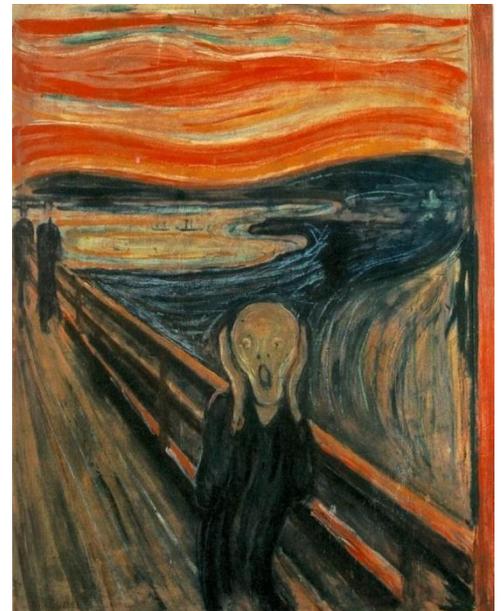


Terreur

de Guy de Maupassant (1850-1893)

Ce soir-là j'avais lu fort longtemps quelque auteur.
Il était bien minuit, et tout à coup j'eus peur.
Peur de quoi ? Je ne sais, mais une peur horrible.
Je compris, haletant et frissonnant d'effroi,
Qu'il allait se passer une chose terrible...
Alors il me sembla sentir derrière moi
Quelqu'un qui se tenait debout, dont la figure
Riait d'un rire atroce, immobile et nerveux :
Et je n'entendais rien, cependant. O torture !
Sentir qu'il se baissait à toucher mes cheveux,
Et qu'il allait poser sa main sur mon épaule,
Et que j'allais mourir au bruit de sa parole !...
Il se penchait toujours vers moi, toujours plus près ;
Et moi, pour mon salut éternel, je n'aurais
Ni fait un mouvement ni détourné la tête...
Ainsi que des oiseaux battus par la tempête,
Mes pensers tournoyaient comme affolés d'horreur.
Une sueur de mort me glaçait chaque membre,
Et je n'entendais pas d'autre bruit dans ma chambre
Que celui de mes dents qui claquaient de terreur.

Un craquement se fit soudain ; fou d'épouvante,
Ayant poussé le plus terrible hurlement
Qui soit jamais sorti de poitrine vivante,
Je tombai sur le dos, roide et sans mouvement



Edvard Munch, *Le cri*, 1893, tempera sur carton, 91 × 73,5 cm, Galerie Nationale d'Oslo

(Roide : raide)

Nuit de neige

de Guy de Maupassant (1850-1893)

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.

Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.

Mais on entend parfois, comme une morne plainte,

Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes.

L'hiver s'est abattu sur toute floraison ;

Des arbres dépouillés dressent à l'horizon

Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.

On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.

De son morne regard elle parcourt la terre,

Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,

Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant ;

Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,

Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !

Un vent glacé frissonne et court par les allées ;

Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,

Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas

Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège ;

De leur œil inquiet ils regardent la neige,

Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.



Paul Éluard (1895-1952)

Poète français

Considéré comme un poète majeur, Paul Eluard aura publié plus de cent recueils de poésie. A côté de ses œuvres où il fait de la femme une muse et où il "chante" l'amour, Paul Eluard demeure un **poète engagé** dans des aspirations à la fois humanistes et révolutionnaires.



La courbe de tes yeux

de Paul Éluard (1895-1952)

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,
Un rond de danse et de douceur,
Aturécule du temps, berceau nocturne et sûr,
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,
Roseaux du vent, sourires parfumés,

Ailes couvrant le monde de lumière,
Bateaux chargés du ciel et de la mer,
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores
Qui git toujours sur la paille des astres,
Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs
Et tout mon sang coule dans leurs regards



Poème inspiré par Gala, la première épouse de l'auteur

Certitude

de Paul Éluard (1895-1952)

Si je te parle c'est pour mieux t'entendre
Si je t'entends je suis sûr de te comprendre

Si tu souris c'est pour mieux m'envahir
Si tu souris je vois le monde entier

Si je t'étreins c'est pour me continuer
Si nous vivons tout sera à plaisir

Si je te quitte nous nous souviendrons
En te quittant nous nous retrouverons.

Liberté

de Paul Éluard (1895-1952)

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

(En 1942, les vingt et une strophes de « Liberté » ont été parachutées sous forme de tracts à des milliers d'exemplaires, par les avions anglais, au-dessus de la France)

Raymond Queneau (1903-1976)

Romancier, poète, dramaturge français



Romancier et poète Français, co-fondateur de l'Oulipo et de la collection « La Pléiade », il était toujours curieux de rapprocher la littérature de la langue parlée et des mathématiques. Il a connu la célébrité grâce à son œuvre *Zazie dans le métro*, aux *Exercices de Style* et aux *Mille milliards de poèmes*.

Ballade en Proverbes du Vieux Temps

de Raymond Queneau (1903-1976)

Il faut de tout pour faire un monde

Il faut des vieillards tremblotants

Il faut des milliards de secondes

Il faut chaque chose en son temps

En mars il y a le printemps

Il est un mois où l'on moissonne

Il est un jour au bout de l'an

L'hiver arrive après l'automne

La pierre qui roule est sans mousse

Béliers tondus gèlent au vent

Entre les pavés l'herbe pousse

Que voilà de désagréments

Chaque arbre vêt son linceul blanc

Le soleil se traîne tout jone

C'est la neige après le beau temps

L'hiver arrive après l'automne

Quand on est vieux on n'est plus jeune

On finit par perdre ses dents

Après avoir mangé on jeûne

Personne n'est jamais content

On regrette ses jouets d'enfant

On râle après le téléphone

On pleure comme un caïman

L'hiver arrive après l'automne

Envoi

Prince! tout ça c'est le chiendent

C'est encor pis si tu raisonnes

La mort t'a toujours au tournant

L'hiver arrive après l'automne

L'écolier

de Raymond Queneau (1903-1976)

J'écrirai le jeudi j'écrirai le dimanche
quand je n'irai pas à l'école

j'écrirai des nouvelles j'écrirai des romans
et même des paraboles

je parlerai de mon village je parlerai de mes
parents
de mes aïeux de mes aïeules

je décrirai les prés je décrirai les champs
les broutilles et les bestioles

puis je voyagerai j'irai jusqu'en Iran
au Tibet ou bien au Népal

et ce qui est beaucoup plus intéressant
du côté de Sirius ou d'Algol

où tout me paraîtra tellement étonnant
que revenu dans mon école
je mettrai l'orthographe mélancoliquement

Il pleut

de Raymond Queneau (1903-1976)

Averse averse averse averse averse averse
pluie ô pluie ô pluie ô ! ô pluie ô pluie ô pluie !
gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau
parapluie ô parapluie ô paraverse ô !
paragouttes d'eau paragouttes d'eau de pluie
capuchons pèlerines et imperméables
que la pluie est humide et que l'eau mouille et mouille !
mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau
et que c'est agréable agréable agréable !
d'avoir les pieds mouillés et les cheveux humides
tout humides d'averse et de pluie et de gouttes
d'eau de pluie et d'averse et sans un paragoutte
pour protéger les pieds et les cheveux mouillés
qui ne vont plus friser qui ne vont plus friser
à cause de l'averse à cause de la pluie
à cause de l'averse et des gouttes de pluie
des gouttes d'eau de pluie et des gouttes d'averse
cheveux désarçonnés cheveux sans parapluie



Léopold Sédar Senghor (1906-2001)

Poète et homme d'Etat français et sénégalais

Léopold Sédar Senghor, né le 9 octobre 1906 à Joal, au Sénégal et mort le 20 décembre 2001 à Verson, en France, est un poète, écrivain, homme d'État français, puis sénégalais et premier président de la République du Sénégal (1960-1980) et il fut aussi le premier Africain à siéger à l'Académie française. Il a également été ministre en France avant l'indépendance de son pays.



Blues

de Léopold Sédar Senghor (1906-2001)

Je suis envahi de brume
Et de solitude
Aujourd'hui,
Et je fuis.

Livre ouvert en moi.

Dans mon cerveau gris
Défilent des mots vides
Et défilent des pages, rues désertes
Sans cabarets.

Chère âme, allonge-toi sur le divan long
Et jette l'ancre,
Et laisse descendre jusqu'au fond.
Oui, jette l'ancre!

Poème à mon frère blanc

de Léopold Sédar Senghor (1906-2001)

Cher frère blanc,
Quand je suis né, j'étais noir,
Quand j'ai grandi, j'étais noir,
Quand je suis au soleil, je suis noir,
Quand je suis malade, je suis noir,
Quand je mourrai, je serai noir.

Tandis que toi, homme blanc,
Quand tu es né, tu étais rose,
Quand tu as grandi, tu étais blanc,
Quand tu vas au soleil, tu es rouge,
Quand tu as froid, tu es bleu,
Quand tu as peur, tu es vert,
Quand tu es malade, tu es jaune,
Quand tu mourras, tu seras gris.

Alors, de nous deux,
Qui est l'homme de couleur ?

Je suis seul

de Léopold Sédar Senghor (1906-2001)

Je suis seul dans la plaine

Et dans la nuit

Avec les arbres recroquevillés de froid

Qui, coudes au corps, se serrent les uns tout contre les autres.

Je suis seul dans la plaine

Et dans la nuit

Avec les gestes de désespoir pathétique des arbres

Que leurs feuilles ont quittés pour des îles d'élection.

Je suis seul dans la plaine

Et dans la nuit.

Je suis la solitude des poteaux télégraphiques

Le long des routes

Désertes.



Esther Granek (1927-2016)

Poétesse belgo-israélienne francophone, survivante de la Shoah.

Autodidacte du fait des lois anti-juives durant l'Occupation, elle déménagea de Belgique en France où elle connut la déportation. Elle réussit à s'enfuir avec sa famille et fut ensuite cachée par son oncle et sa tante, puis après l'arrestation de cette dernière, par une famille chrétienne à Bruxelles avec de faux papiers : elle prétendait être leur enfant et travailla dans leur magasin.

Elle vécut en Israël à partir 1956. Elle a travaillé à l'ambassade de Belgique à Tel Aviv en tant que secrétaire-comptable pendant 35 années.



Absences

d'Esther Granek (1927-2016)

Tout proche de l'interlocuteur
et pourtant loin, l'esprit ailleurs,
comme en un voyage m'évadant,
je suis là, présent et absent,
hochant la tête de temps en temps.

Tout proche de l'interlocuteur
et pourtant loin, l'esprit ailleurs,
combien de fois ai-je trahi
quand je semblais, yeux et ouïe,
attentif à mon vis-à-vis ?

Contradictions

d'Esther Granek (1927-2016)

Ils cohabitent en moi.

Le battent sans qu'on le voie :

Le passé le présent

Le futur et maintenant

L'illusion et le vrai

Le maussade et le gai

La bêtise la raison

Et les oui et les non

L'amour de ma personne

Les dégoûts qu'elle me donne

Les façades qu'on se fait

Et ce qui derrière est

Et les peurs qu'on avale

Les courages qu'on étale

Les envies de dire zut

Et les besoins de lutte

Et l'humain et la bête

Et le ventre et la tête

Les sens et la vertu

Le caché et le nu

L'aimable et le sévère

Le prude et le vulgaire

Le parleur le taiseux

Le brave et le peureux

Et le fier et le veule...

Pour tout ça je suis seul.

L'inspiration

d'Esther Granek (1927-2016)

Qu'il lui soit fait ou non honneur,
l'enthousiasme créateur
se fera ange ou bien démon.
En bref telle est l'inspiration.

Car, sachez-le, cette infidèle
par trop souvent se fait la belle
en vous laissant sur le pavé.
Dès lors, qui voudrait la chanter ?

L'inspiration est une garce
qui vous embobine à son gré.
On ne sait sur quel pied danser
quand l'émotion tourne à la farce !...

L'inspiration fait l'imbécile
lorsqu'elle arrive à contretemps.
L'effet en est fort déroutant
et l'on vous juge un peu débile !...

L'inspiration parfois sorcière,
vous fait goûter au nirvana
en vous piégeant dans l'éphémère.
Vous en sortez en piètre état !...

L'inspiration tant vous régale
qu'il vous en vient bonheur extrême...
quand la voilà prise de flemme...
Et vous en perdez les pédales !...

L'inspiration est une ordure
qui, par ses accents les plus purs
vous soufflera maintes bêtises...
Déjà vos ennemis s'en grisent !...

L'inspiration souvent rigole
et vous dit : « Ailleurs on m'attend »,
et puis aussitôt fout le camp.
Et voilà qu'en vous tout s'affole !

Abri

d'Esther Granek (1927-2016)

Dans les lignes de ta main
Pour me plaire j'y veux voir
Que rien ne nous sépare
Et qu'avons même destin.

Dans les lignes de ta main
Je découvre en cherchant
Les signes bienfaisants
De ce qui me convient.

Dans le creux de ta paume
Où ma main se blottit
Je retrouve mon abri
Doux et calme. Comme un baume.

...

Jacques Charpentreau (1928-2016)

Professeur, écrivain et poète français

Jacques Charpentreau était instituteur, puis professeur de français à Paris. Ses œuvres comptent une trentaine de recueils de poésies, dont *la Fugitive* mais aussi des contes, des nouvelles, des essais et des dictionnaires.



L'école

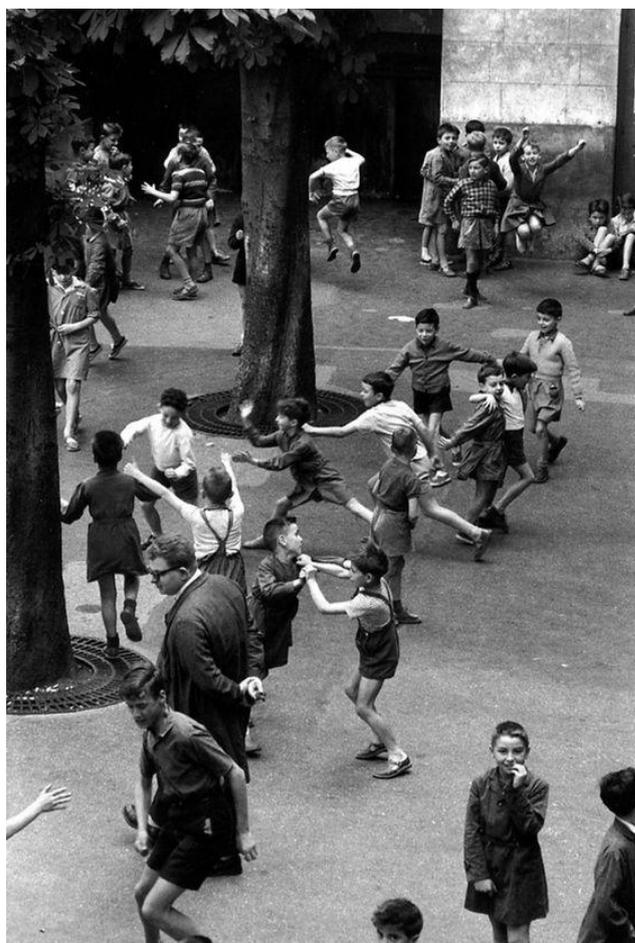
de Jacques Charpentreau (1928-2016)

Dans notre ville, il y a
Des tours, des maisons par milliers,
Du béton, des blocs, des quartiers,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans mon quartier, il y a
Des boulevards, des avenues,
Des places, des ronds-points, des rues,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans notre rue, il y a
Des autos, des gens qui s'affolent,
Un grand magasin, une école.
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans cette école, il y a
Des oiseaux chantant tout le jour
Dans les marronniers de la cour.
Mon cœur, mon cœur, mon cœur qui bat
Est là.



La cour de récréation, Paris 1956

© Robert Doisneau

La chevauchée

de Jacques Charpentreau (1928-2016)

Certains, quand ils sont en colère,
Orient, trépignent, cassent des verres...
Moi, je n'ai pas tous ces défauts :
Je monte sur mes grands chevaux.

Et je galope, et je voltige,
Bride abattue, jusqu'au vertige
Des étincelles sous leurs fers,
Mes chevaux vont un train d'enfer.

Je parcours ainsi l'univers,
Monts, forêts, campagnes, déserts...
Quand mes chevaux sont fatigués,
Je rentre à l'écurie - calmé.

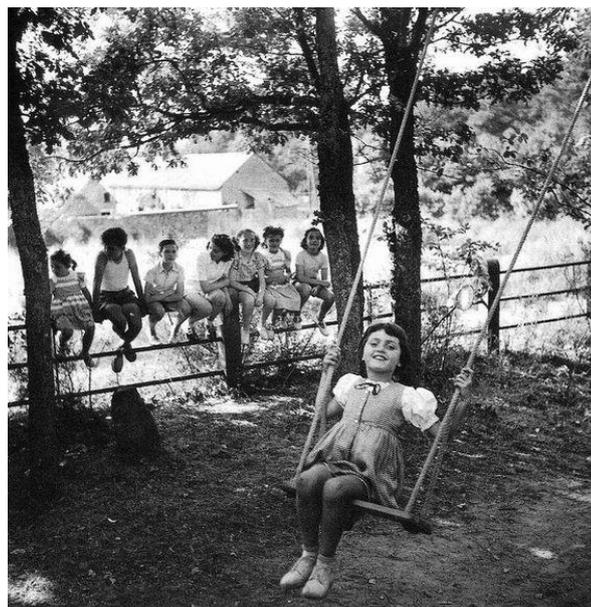
Balçoire

de Jacques Charpentreau (1928-2016)

Quand tu parles bien, tu me berces,
Et je m'envole avec ta voix.
Les étoiles à la renverse,
Je m'élance au ciel, un, deux, trois !

Si tu bégayes, je me balance
Et petits coups secs, cahoté,
Quand tu déclames, la cadence
Me fait descendre et remonter.

Tu accélères ton effort,
Je fais des bonds comme une chèvre.
Attention ! Ne crie pas trop fort
Je suis suspendu à tes lèvres.



Balçoire Raizeux France 1950 Robert Doisneau

Jean-Pierre Siméon (1950-)

Poète et dramaturge français né à Paris en 1950.

Professeur agrégé de Lettres Modernes, Jean-Pierre Siméon enseigne longtemps à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres de Clermont-Ferrand. C'est en 1986 qu'il y crée la « Semaine de la poésie ». Il est lui-même l'auteur d'une vingtaine de recueils de poésie, dont certains ont été primés. En avril 2001, il devient directeur artistique du Printemps des poètes.



La poésie c'est comme les lunettes

La Nuit respire (1987), Jean-Pierre Siméon

On m'a souvent demandé : la poésie, à quoi ça sert ? Avec l'air de dire, sourire en coin : Mon pauvre Monsieur, ne vous donnez pas tant de mal, avec la télévision, le cinéma, le foot et le loto, on a bien ce qu'il nous faut ! Et je ne savais pas que répondre parce que la poésie pour moi a toujours été une chose naturelle comme l'eau du ruisseau. Mais j'ai beaucoup réfléchi, et aujourd'hui, je sais : la poésie, c'est comme les lunettes. C'est pour mieux voir. Parce que nos yeux ne savent plus, ils sont fatigués, usés. Croyez-moi, tous ces gens autour de vous, ils ont les yeux ouverts et pourtant petit à petit, sans s'en rendre compte, ils deviennent aveugles.

Il n'y a qu'une solution pour les sauver : la poésie. C'est le remède miracle : un poème et les yeux sont neufs. Comme ceux des enfants.

A propos des enfants d'ailleurs, j'ai aussi un conseil à donner : les vitamines A, B, C, D, ça ne suffit pas. Si on ne veut pas qu'en grandissant ils perdent leurs yeux magiques, il faut leur administrer un poème par jour. Au moins.

La différence

de J-P Siméon (1950 -)

Pour chacun une bouche deux yeux
deux mains deux jambes

Rien ne ressemble plus à un homme
qu'un autre homme

Alors
entre la bouche qui blesse
et la bouche qui console

entre les yeux qui condamnent
et les yeux qui éclairent

entre les mains qui donnent
et les mains qui dépouillent

entre le pas sans trace
et les pas qui nous guident

où est la différence
la mystérieuse différence ?

Eloge de la vieillesse
de J-P L'iméon (1950 -)

J'aime les très vieux
assis à la fenêtre
qui regardent en souriant
le ciel perdu de nuages
et la lumière qui boite dans les rues de
l'hiver

j'aime leur visage
aux mille rides
qui sont la mémoire de mille vies
qui font une vie d'homme

j'aime la main très vieille
qui caresse en tremblant
le front de l'enfant
comme l'arbre penché
effleure de ses branches
la clarté d'une rivière

j'aime chez les vieux
leur geste fragile et lent
qui tient chaque instant de la vie
comme une tasse de porcelaine

comme nous devrions faire nous aussi
à chaque instant
avec la vie

Les Couleurs de l'invisible
de J-P L'iméon (1950 -)

Je vous dirai la couleur
des choses invisibles
la couleur qu'on entend
la couleur qu'on respire

La guirlande bleue du violon
et la pourpre des guitares
le vert profond du vent
dans le soir
et l'or fragile
d'une caresse

Je vous dirai la voix perdue
dans l'indigo des solitudes
et le calme orangé
près des yeux doux qu'on aime

Je vous dirai l'arc-en-ciel
qui naît en vous
de la patience et de l'oubli
de la défaite du silence
et du geste réconcilié

car comme vous j'aime et je vis
dans l'arc-en-ciel de mes songes.

Sandrine Davin (1975-)

Auteure-parolière française

Sandrine Davin est née en 1975 à Grenoble où elle réside toujours. Auteure-parolière, elle a édité 8 recueils de poésie dont le dernier s'intitule « Champ de bataille ». Elle est également diplômée par la Société des Poètes Français pour l'un de ses poèmes.



La vieille

de Sandrine Davin (1975-)

Elle est ici « La vieille »
Assise sur ce banc
Là, au fond du parc
Comme hier, comme toujours
Comme demain.
Des pigeons pour seuls amis
Lui font la conversation
Comme hier, comme toujours
Comme demain.
Elle est bien seule
« La vieille »,
Personne ne pense à elle
« La vieille ».
Elle pourrait bien
Mourir demain
Qui sera là pour lui tenir
La main ?
Elle est si seule
« La vieille ».

...
Elle pense et repense
Au bon vieux temps
A l'insouciance, aux fleurs des
champs
A son enfance,
Comme hier, comme toujours
Comme demain.
Le soleil s'est éteint
Les pigeons se sont fait la malle
Elle n'est plus là
« La vieille »
Elle n'a plus mal...



De l'enfant que j'étais, au vieillard
devenu...

de Pandrine Davin (1975-)

Il était beau le temps
Où mes pommettes roses
Périgeaient au vent.
Les genoux écorchés
Par les ronces
Au bord des sentiers oubliés,
Je m'en souviens encore.

...

Les feuilles mortes
Se sont envolées,
Ont tout emporté
Avec elles,
Souvenirs et passé.

...

De l'enfant que j'étais
Il ne me reste plus que
Des rides,
Des sourires,
Des cheveux blancs.
Au vieillard devenu,
J'ai oublié le temps...



En ruine

de Pandrine Davin (1975-)

Au milieu des ruines
Des morts jonchent
Un sol terreux.
De fines gouttes
Poussiéreuses
Pottent dans l'air
Légèrement humide.

...

Pendus à un mur :
Des fils de lierre
Reliant des trous
D'obus



Jean-Jacques de Boissieu, Tête de
vieillard, de profil vers la gauche,
dessin, 23,5 x 18,5 cm, Paris, musée du
Louvre.

